



FABIEN VALLOS

Le paysage en ambigu

Ou comment le paysage est un garde-manger

Il pourrait être assez évident d'énoncer que le paysage soit l'interprétation de ce que nous appelons *le monde*, comme réserve où l'on vient puiser, sans y penser, ce qui est nécessaire pour maintenir notre vie *en vie*. Ce qui constitue le drame et l'angoisse de l'humanité matérielle, c'est l'incompréhension d'un passage de l'*Éden* à l'*est d'Éden*. Nous devons dès lors supporter de vivre avec la conscience de la gestion de la réserve.

En passant à l'*est d'Éden*, le monde est devenu paysage. Il s'est matériellement objectivé en paysage, en image idéalisée de ce que les textes de la Kabbale nomment le *Pardès*. Nous pourrions alors énoncer que le paysage est l'extension objective de ce que le Moyen Âge appelait un *hortus gardinus*. Le paysage serait, en ce sens, quelque chose comme un *jardin-jardin*. C'est précisément ce que nous pouvons lire, avec un regard moderne et naïf, dans l'expression *hortus gardinus*. Ou plus encore, le paysage serait un *jardin-jardiné*. Qu'est-ce que cela signifie ? Le terme français *jardin* est construit sur la racine allemande archaïque *garda*, la clôture, précisément ce qui permet de cartographier l'*orbis terrarum*, la surface où le vivant se déplace. Il s'agit d'une découpe. Quant au terme latin *hortus*, il est issu du grec *khortos* qui signifie le lieu entouré, au moins d'une haie. Ce qui fait, par ailleurs, que les termes français horticulture et cohorte ont strictement la même racine, *khortos*. Plus intéressant encore, le sens de *khortos* comme fourrage et donc nourriture (comme *trophè*), parce que la racine indiquée par les dictionnaires, **kher*, signale l'acte de prendre et de saisir. Le *jardin-jardin* signifie alors *le lieu où se*

Fabien Vallos est théoricien, commissaire d'expositions et artiste ; il enseigne la philosophie dans les écoles d'art de Bordeaux, Angers et Arles.

PAGE PRÉCÉDENTE
Jérémie Gaulin et Fabien Vallos,
Komos & Lippée, parc Jean-Jacques
Rousseau, Ermenonville, juin 2013.



Fra Angelico, *L'Annonciation*, vers 1437-1447. Fresque, 230 x 321 cm (détail). Florence, Museo di San Marco. Ce détail est l'image de ce qu'il est possible de nommer un *hortus conclusus* et un *hortus gardinus*.

prend ce qui a été réservé. Or nous avons émis l'hypothèse que le paysage était un *jardin-jardin* : un lieu où se prend ce qui a été réservé, en ce sens que le monde est objectivement transfiguré en une réserve. Le monde est paysage en tant qu'il est tautologiquement et itérativement *jardin-jardin*. Si le *jardin-jardin* est le lieu où se prend ce qui a été réservé, le *jardin-jardiné* est le lieu réservé en vue de l'engraisement ; le verbe grec *khortazein* (semblable à un *jardiner*) a le sens d'engraisser.

Or nous savons que le paysage n'est ni les cimes vierges enneigées, ni l'horizon de la mer, ni le désert, ni les étendues sauvages. Ceci, étrangement, n'a pas de nom. Ou plutôt si, on nous demande de bien vouloir inclure l'idée d'un espace sauvage dans l'idée du paysage, de sorte que nous soyons capables de le penser à la fois comme fonds commun symbolique et possibilité de réserve, en vue d'une saisie de chacun des éléments qui le constitue. Mais nous savons que le paysage est ce qui contient un *pagus*, c'est-à-dire un regroupement d'êtres, sous le nom de village ou de bourg. Ici encore, deux commentaires : le verbe latin *pangere* signifie précisément fixer, établir (ce qui pourrait être des haies, des clôtures, des jardins, des piquets, etc.), dont dérivent les acceptions planter et promettre ; le terme latin *paganus* signifie ce qui s'oppose au camp militaire : il est habité par des *civils* qui occupent entièrement le temps à entretenir et à saisir ce qu'il est possible de transfigurer en alimentation. Le paysage est donc la transformation du monde en réserves destinées à produire ce qui est essentiel à la vivabilité. Or ce qui reste incompréhensible à *l'est d'Éden*, c'est que l'on nous répète qu'il fut un temps, archaïque, où il n'était pas nécessaire d'interpréter le monde ainsi puisqu'il n'était pas nécessaire que nous prenions conscience de la consommation, de l'alimentation. Cette relation particulière, nous la nommons métaphysique. Cette interrogation irrésolue est ce que nous sommes alors en mesure de nommer *monde* : le monde est la relation que nous entretenons à la transformation de ce qui est en réserve. Le paysage en est son image objectivée.

Un paysage n'est dès lors pas autre chose que l'observation des découpes si particulières que l'être marque sur la terre en vue de la quadriller techniquement comme réserve. Le paysage est un garde-manger. Penser le paysage revient à observer et à interpréter les manières avec lesquelles nous découpons le lieu où nous vivons en réserve. Il est donc logique de penser le paysage de manière technique et esthétique et de le considérer comme étant le seul lieu de l'habiter. Habiter,

c'est prendre place à la fois là où quelque chose sourd et là où se dispose quelque chose en réserve. Il faut encore remarquer qu'il existe un autre terme passionnant et dense dans la langue grecque : *nomos*. Mais pour pouvoir parler du *nomos* comme usage et comme loi, en somme l'organisation politique du paysage et de la gestion des réserves, il faut encore pouvoir penser ce que signifie l'autre *nomos*. Il est la part, précisément la découpe du terrain, le fragment de jardin qui formera le *jardin-jardin* comme paysage. C'est Némésis qui s'occupe de surveiller ce partage. Cela signifie que pour avoir en usage, il faut donc habiter, et encore diviser. *Nomos-nomos* dans l'indistinction de la langue. Ajoutons que le *nomos* signifiant la part et la division a lui aussi – comme le terme *khortos* – le sens de lieu de pâture, donc d'aliment. Il est alors évident que le terme paysage est étroitement lié à la question de l'aliment et que toute loi est liée à la fois à l'idée de paysage et à l'idée d'une répartition des aliments¹.

Dès lors, nous voudrions proposer deux manières particulières de penser le paysage comme un *jardin-jardin* : à partir de l'interprétation problématique de la fourniture et de la réserve, et à partir d'une interprétation singulière de la dépense. Cette lecture d'une hypothèse du *jardin-jardin* et du *garde-manger* croise une pratique théorique de l'interprétation de l'économie de l'œuvre et une pratique artistique de l'organisation de banquets où se goûtent un temps dégagé de l'opérativité et les produits prélevés dans le paysage. Il ne s'agit évidemment pas de faire une quelconque métaphore, mais au contraire de penser avec une grande simplicité et une grande radicalité le paysage comme le lieu qui *garde*, en soi, l'interrogation essentielle de la consommation.

Ce qui est fondamentalement métaphysique, c'est que nous ne comprenons pas pourquoi nous devons consommer et pourquoi nous a été donné un monde qui n'est pas illimité dans sa consommation. Il s'agit donc d'un problème de donation et de consommation. Or nous ne savons pas encore penser ce rapport – qui est le monde – autrement que techniquement et de manière capitaliste, c'est-à-dire justement comme découpe et comme réserve. C'est cela notre manière de vivre, dans le retrait clos de la demeure et dans la découpe de ce qui nous est laissé (si l'on accepte temporairement cette expression). Cette relation particulière entre retrait et découpe est le sens que nous donnons au paysage comme *jardin-jardin*.

1. L'imminence de la loi (de son écriture et de sa mise en ordre) tient essentiellement à deux choses : faire respecter le territoire privé (*oikonomia*) et faire respecter la répartition et la valeur des denrées (*trophè*).

Le paysage consisterait alors à commettre une opération de retrait comme transformation objective du monde en stock pour *tenir* dans le principe même de consommation. Il s'agit donc de découper, mettre à part pour prélever : cette découpe autorise – plus précisément légitime – la possibilité du prélèvement. L'idée de *légitimation* est ici fondamentale pour plusieurs raisons. D'abord parce que le sens de la *lex* latine dit précisément le contrat fondé sur une formule immuable. Qu'est-ce qui affirme alors son caractère d'immuabilité ? Le sens du caractère propre de la *lex* comme formule immuable qui livrerait le monde à une transformation évidente en *paysage*, ou en *jardin-jardin*, peut se saisir dans l'idée, clairement pensée, de l'appel et de la convocation. C'est le verbe *legare*, ce qui convoque pour ordonner ce qui fera la loi en tant que telle. Or l'humanité matérielle et métaphysique n'a cessé d'interpréter la transformation objective du monde en stock à la fois comme une donation essentielle et comme loi absolue. L'idée même que nous puissions recevoir cette convocation nous demandant de transformer ce qui est donné en stock est le *fonds* ontologique de l'interprétation de ce qui est nommé *humanité*. L'humanité est dès lors *paysagiste*, essentiellement et fondamentalement. Elle ne fait qu'établir des lieux de découpe afin de répondre à une convocation qui exigerait de transformer le monde en produits. C'est le sens très profondément nécessaire et évident du concept de *nomos* aussi bien pour la pensée aristotélicienne que pour la pensée paulinienne² : le vivant humain, le *zôon politikon*, exige d'interpréter sous le même nom le monde comme paysage, réserve encore intouchée et déjà exploitée. Quoiqu'il en soit, le monde est regardé comme *une possible réserve*. C'est par ailleurs le sens précis du terme *Bestand* dans la pensée d'Heidegger³. Le péril se situe là où nous ne sommes pas capables de saisir (*Nachstellen*) le monde autrement que métaphysiquement, c'est-à-dire autrement que *légitimement*.

Dans le même temps où je rassemble ces quelques lignes autour de l'idée du paysage comme *jardin-jardin*, je traverse le Minervoïs dans le train n° 4755. Nous pourrions nous accorder sur le caractère esthétique de ce paysage inondé de lumière, soufflé aujourd'hui par la tramontane entre les rivages de la Méditerranée et les ombres bleutées des Montagnes noires. Et pourtant, ce que je regarde n'est rien d'autre qu'un *jardin-jardin* qui signale les réserves non encore exploitées face aux infinies formes géométriques du paysage : les cyprès, les pins sylvestres de plantation, les vignes, les oliviers, les sentes, sentiers, chemins, routes et ponts, les allées cavalières, les

2. Il s'agit de l'interprétation de la loi dans le sens aristotélicien de la politique (*Politique*, I, 1), c'est-à-dire ce qui permet d'arraisonner le monde de manière utile en tant qu'il est évident ou nuisible (1252b), et dans le sens paulien du *nomos tou khristou*, qui fondera pour la pensée chrétienne l'idée d'une *oikonomia tou khristou* (1 Cor. 7.29).

3. Martin Heidegger, "Bremer Vorträge, 1949", in *Gesamtausgabe*, vol. 79 ; "La Chose" et "Le Dispositif", in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1962 ; "Le Péril", in *L'Infini*, n°95, 2006 ; "Le Tournant", in *Questions III & IV*, Paris, Gallimard, 1962.



haies, etc. Il serait encore possible de voir le *paysage* à partir des maisons, des fermes, des hangars pour les cochons et les volailles, des serres, des carrosseries, des coopératives, etc. Il est encore possible de lire à partir d'une pratique significative de la saisie et de le voir comme somme, non encore consommable, des olives, des raisins, des fruits, ou déjà consommables, des légumes, des herbes, etc. Ce que nous voyons est une pratique de découpe qui met en exergue (*ex-ergon*), en *hors-d'œuvre*, ce qui n'est pas encore découpé. Or il y a plusieurs conséquences à cette manière particulière que nous nous sommes donnés de l'interprétation du réel et de l'événement.

La première réponse est simplement politique et éthique : elle consiste à penser l'organisation du commun à partir de ce qu'il faut fournir pour que le vivant soit vivant. C'est ce que nous nommons chrématistique⁴ et qui s'oppose à la gestion privée sous-entendue dans l'économie. Nous supposons que le choix politique du terme *oikonomia* (gestion domestique) rend évident que le monde – à partir de la pensée chrétienne – est pensé comme réserve entièrement disponible. La chrématistique devrait pouvoir penser à la fois ce que peut fournir le réel et ce que nous pouvons transfigurer en fournitures : cependant, si pour la pensée chrétienne il y a une *oikonomia tou kosmou* (une économie du monde), il n'est pas réellement envisageable de penser que le monde est une fourniture. L'être est un fournisseur qui doit maintenir l'interprétation du monde comme non-fourniture : c'est le lieu même de ce que nous devrions appeler *pro-duction*.

La deuxième conséquence est philosophique : la transformation radicale du réel en paysage nous invite à proposer la possibilité d'un tournant. La pensée occidentale a toujours affirmé que les agir praxique et théorétique sont supérieurs à l'agir poétique, ce qui signifie que la transformation soutenue par une finalité et la suspension même de cette transformation (il y a ici un absolu paradoxe) sont considérées comme supérieures à l'idée d'une *poiësis*, d'une pro-duction. Nous posons l'hypothèse que la *poiësis* consiste, radicalement, à transformer ce qui n'est pas fourni comme fourniture et à l'ouvrir à l'interprétation. Ce qui pourrait être le sens réel du terme *industrie*.

Tiziano Vecellio, dit Titien, *Bacchus et Ariane*, vers 1520-1523. Huile sur toile, 176,5 x 191 cm (détail). Londres, The National Gallery. Au pied de ce thiasse, est représenté ce que nous pouvons nommer un paysage : une bande de terre piétinée où se trouvent figurées à la fois la cadence qui découpe le réel et l'idée de ce que nous nommons un paysage comme jardin. Si l'on y prête attention, on remarque trois plantes : une ancolie, un iris et un câprier. Aucune ne figure traditionnellement dans les attributs de Dionysos. L'ancolie est une plante magique aphrodisiaque ; l'iris est à la fois un narcotique et l'idée même du message ; le câprier est le fruit de l'appétit (*Ecclés.*, XII, 7). Si ces plantes ne fleurissent pas exactement en même temps, c'est parce qu'elles indiquent l'idée d'une temporalité kairologique, et évoquent l'amour, l'addiction et l'appétit.

4. Chrématistique signifie littéralement la gestion de ce qu'il convient de fournir pour le vivant : le *khrema* est le besoin tandis que les *krēmata* sont les biens. La chrématistique a le sens d'économie. Voir Aristote, *Politique*, I, 6-8.

La troisième conséquence est métaphysique : elle consiste à comprendre que le sens que les dictionnaires donnent à paysage comme “vue d’ensemble qu’offre la nature” n’a pas de sens, parce que ce que nous regardons n’est jamais autre chose qu’un travail complexe de découpe. Dans ce cas, il nous faut admettre qu’il y a un nom pour cette pratique mais qu’il n’y en a pas pour parler de ce qui n’est pas découpé. Il y a donc du monde et du non-monde. Le non-monde est tout ce qui se *pré-serve* du regard découpant et arraisonnant. Le monde est dès lors tout ce qui se dispose à entrer dans une relation de transformation de la chose à l’objet. Si nous radicalisons ce changement de paradigme, alors ce que nous nommons monde ne peut plus être un fonds disponible, mais il doit pouvoir être pensé comme possible activité de transformation de la chose en objet. Parce qu’il ne faut pas oublier que ce que nous tentons de penser dans l’idée d’un paysage comme *jardin-jardin*, c’est que le monde ne veut pas dire autre chose que notre manière interrogative de penser la consommation. Monde veut dire consommer. Le non-monde est ce qui ne regarde pas la consommation. La métaphysique s’occupe d’interroger les relations complexes que nous entretenons spéculativement avec le non-monde, avec ce qui n’est pas consommable. C’est pour cela que le terme paysage signifie à la fois ce qui est découpé et ce qui ne l’est pas encore. Mais le non encore est déjà regardé comme du monde. Il ne sera jamais plus non-monde. *Kosmos, mundus et monde* sont les termes qui énoncent cette relation particulière que nous entretenons avec la consommation. La métaphysique est donc l’interrogation, impérative ou spéculative, de ce qui pourrait bien ne pas faire monde, de ce qui pourrait bien ne pas être consommation. Or les modèles qui nous sont offerts dans le commun ne cessent de nous disposer dans l’étroitesse infinie d’un monde qui aurait originellement connu la non-consommation et qui s’achèvera ainsi. Tout a commencé et tout finira dans un jardin comme non-jardin, dans un *jardin non jardinant*.

Que reste-t-il à faire ? À interroger le monde en tant que monde, c’est-à-dire en tant que consommation. Consommer veut dire faire face aux conditions de la vivabilité. Consommer suppose alors qu’il faille faire l’effort de ne pas disposer sous forme de stock et de dépenser. Or nous savons que cette hypothèse n’est pas simple car elle suppose, à la suite de Marx⁵, de tenter de penser ce que peut bien signifier une appropriation qui ne se transforme pas en capital. Par conséquent, le lieu même de la découpe, le paysage comme paradigme, doit être pensé comme la possibilité

5. Karl Marx, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, traduit de l’allemand par Franck Fischbach, Paris, Vrin, “Textes et commentaires”, 2007.

d’une appropriation mais l’impossibilité d’une propriété. Si le monde est la transformation des choses en objets, il ne faut jamais cesser de penser ce que veut dire cet objet. L’objet ne doit pas achever l’appropriation. Dès lors, il est possible de voir et de lire – parce que nous ne faisons toujours que lire – le paysage comme un processus d’appropriation et comme inachèvement. Il faut alors tenter de comprendre ce que veut dire dépenser. Si le verbe latin *pensare* dit peser et évaluer (et tardivement penser, c’est-à-dire évaluer le réel), *de-pensare* signifie s’écarter de cette manière d’évaluer. Dépenser signifie donc ne pas tenter de maintenir la valeur comme valeur, mais de la rendre instable : non capitalisable, non fixable, non muséifiable, etc.

Depuis 2008, nous réalisons ce que nous nommons simplement des banquets, autrement dit des événements qui réunissent de cinquante à cinq cents personnes, dans des institutions artistiques et muséographiques, autour d’une table en vue de dépenser les aliments, le temps et le travail (l’opérativité). Le banquet ne se pense qu’à la condition d’imaginer qu’il est le résultat transposé d’un paysage comme jardin : il est ce qui recueille la somme de ce qui peut être produit et cueilli en un lieu et en un temps. Mais surtout, il est un objet qui ne se circonscrit pas à la possibilité d’une fixation, d’une objectivation, d’une transformation en bien évalué. En somme, le paysage conserve, lui aussi, et autant que l’œuvre, une ambiguïté majeure qui consiste à l’interpréter exclusivement comme valeur et comme fonds esthétique. Alors nous accédons à la transformation et à la consommation de l’un et de l’autre.

En 2012, avec l’artiste Jérémie Gaulin, nous avons donné un banquet pour la réouverture du Cneai à Chatou. Un séjour sur une île en Méditerranée avait laissé l’idée d’un paysage comme point de vue omniprésent, surabondant, fluide et lumineux, et d’un paysage comme *jardin-jardin* particulièrement difficile et peu disposant. Ici encore, il ne s’agit pas d’économiser (dans ce cas précis, ce qui a du sens est la consommation du bien et non sa conservation) mais bien de *dépenser*. Faire usage, comme variation, de ce qui revient chaque fois. Faire en sorte que chaque fois que la *frisella* trempée dans l’eau de mer est servie avec les câpres ramassées sur l’île, elle soit à la mesure de la surabondance de ce qui se laisse voir. Un banquet aussi simple qu’un repas éolien : des *friselle*, des câpres, des biscuits et quelques *ricotte infornate*. C’est l’infinie variation des saveurs des huiles et des herbes qui réalise le plat.

En juin 2013, nous avons réalisé un banquet pour cent convives au milieu du jardin construit par René-Louis de Girardin à Ermenonville⁶ et dressé la table entre l'île aux peupliers et la prairie arcadienne sous les frondaisons des tilleuls. Il a fallu pour cela traverser le jardin des dizaines de fois, tracer des sentiers, cueillir et manger les berces, les angéliques et les sureaux. L'idée était de regarder le jardin de Girardin comme un paysage : il est travaillé et jonché de *fabriques*, comme autant de points d'arrêt pour penser l'opérativité transformatrice. Le paysage aurait alors la puissance particulière de découper le monde pour le transformer en four-niture, mais aussi de ne cesser de rappeler qu'il y persiste un hiatus, l'image éton-nante de la consommation. Consommer est l'épreuve d'un calcul qui affirme l'achèvement de l'objet comme *ab-usus*. Nous ne pouvons y revenir, parce qu'il n'y a plus rien. C'est peut-être cela, en fait, qui est inscrit irrémédiablement dans ce que l'on appelle un paysage. C'est le lieu où habite un vivant qui ne cesse de penser à ce qu'il y a d'irrémédiable dans ce geste. Ou à l'oublier. Nous proposons donc cette hypothèse : le paysage est à la fois un *garde-manger* et le lieu où l'être s'angoisse de cette *pro-vision*.

Ainsi, le paysage est le lieu où se crispe l'impossible interprétation – pour le moment – du passage de la fourniture à la provision. Le propre de la manière humaine de voir le monde, d'en avoir une *vision*, est de systématiquement trans-former la fourniture en *provision*, le monde en biens : à partir d'une interprétation de la donation et de la gestion du monde comme impératif. C'est le sens même de ce que nous pouvons nommer une *vocation* ; l'être est appelé à ce que l'on nommait la *providentia*, qui signifie précisément pré-voir et pour-voir. C'est pour cette raison précise qu'il est important de penser le concept de fourniture et d'assumer que le terme paysage signifie la transfiguration du réel en fourniture. Cependant, pour cela, il est nécessaire de penser le terme de fourniture non pas à partir de l'économie mais à partir de la chrématistique⁷, parce que se situe ici un changement radical de paradigme métaphysique quant à la donation de ce réel.

Par ailleurs, il resterait une autre manière de penser le paysage, par-delà le sens propre de la fourniture, avec l'idée de surabondance. Il faut penser le paysage de manière grecque, à partir du terme *khôra* : il est ce qui est entre, il est la place laissée ouverte. Le paysage doit pouvoir être ce qui est laissé ouvert. La surabondance signifie ici l'écoulement qui ne cesse pas, de ce qui traverse ce qui est laissé ouvert.

PAGE SUIVANTE
 Jérémie Gaulin et Fabien Vallos,
Banquet Île-Eel, Cneai, Chatou,
 septembre 2012.
 Cette édition du menu (tirage offset
 à 100 ex., 36 x 55 cm) a été offerte
 à chaque convive du banquet.

6. Le jardin à l'anglaise, dit parc
 Jean-Jacques Rousseau, a été construit
 par René-Louis de Girardin dans
 la seconde moitié du XVIII^e siècle
 avec l'aide de l'ingénieur et jardinier
 Jean-Marie Morel et du peintre Hubert
 Robert.
 7. C'est le lieu même des recherches
 entamées avec Jérémie Gaulin
 pour le projet *Chrématistique*
 (URL : www.chrematistique.fr).

